

Blességué : genèse et fonctionnement d'un marché d'esclaves local en pays sénoufo (XVIII^e début XX^e siècle)

Lacina KONÉ

*Docteur en l'Histoire Moderne et contemporaine
konlacina2210@gmail.com
(00225) 0709273610/0505032768*

Résumé

L'esclave a occupé une place centrale dans le commerce précolonial africain, constituant à la fois une force de travail et une marchandise d'échange. Il était négocié contre toutes sortes de produits, lui conférant un rôle de monnaie. La vente d'esclaves s'effectuait sur différents marchés où se croisaient marchands d'esclaves et personnes cherchant à acquérir des captifs. Dans le nord ivoirien, certains villages et villes ont été des marchés d'esclaves comme la ville de Blességué en pays sénoufo autour de la Bagoué, dont l'histoire est étroitement liée à celle de l'esclavage. Pourtant, les Sénoufo n'étant pas reconnus comme des commerçants, comment un de leurs villages a-t-il réussi à devenir un important marché local d'esclaves ? Cette étude analyse la mise en place du marché d'esclaves de Blességué et examine l'organisation sur laquelle il reposait, en mobilisant principalement les recueils de la tradition orale confrontés entre eux et avec d'autres documents.

Mots clés : Bagoué ; Blességué ; commerce ; esclaves ; marchands ; marché ; Sénoufo.

Introduction

L'économie de l'Afrique précoloniale a été largement structurée par l'esclavage. Les esclaves se trouvaient dans toutes les sociétés africaines comme ailleurs dans le monde, où ils étaient principalement utilisés sur le continent comme main-d'œuvre dans la production agricole, l'élevage et les activités domestiques. Les populations africaines les obtenaient à travers les razzias, les raptés et les guerres qui opposaient les différents peuples. On pouvait également les obtenir en les achetant sur différents marchés dédiés à cette fin.

L'historiographie de la traite et de l'esclavage en Afrique de l'Ouest s'est longtemps focalisée sur les grands circuits transatlantiques et les

marchés régionaux majeurs comme Kong, Salaga ou Bobo-Dioulasso, laissant dans l'ombre les dynamiques commerciales locales (Meillassoux, 1986 ; Klein, 1998). Cette approche, bien que nécessaire pour saisir l'ampleur du phénomène servile, a eu tendance à négliger l'étude des marchés locaux qui constituent pourtant des maillons essentiels de l'économie de prédation précoloniale.

Les travaux récents sur l'esclavage africain soulignent l'importance de ces centres d'échange de proximité pour comprendre comment l'économie servile s'articulait avec les structures sociales locales (Lovejoy, 2017). Ces marchés locaux révèlent des logiques d'organisation spécifiques et mettent en évidence la diversité des acteurs impliqués dans le commerce des captifs, au-delà des grands réseaux marchands habituellement étudiés.

L'étude des marchés d'esclaves locaux soulève des questions importantes sur les rapports entre spécialisation économique et appartenance ethnique dans l'Afrique précoloniale. Comment des groupes réputés exclusivement agriculteurs développent-ils des activités commerciales spécialisées ? Quels mécanismes président à l'émergence de centres d'échange dans des sociétés où l'agriculture constitue l'activité dominante ?

Le cas sénoufo illustre parfaitement cette problématique. Reconnus par l'historiographie comme des agriculteurs sédentaires spécialisés dans les cultures vivrières, peu impliqués dans les grands circuits commerciaux précoloniaux (Holas, 1957 ; Coulibaly, 1978), les Sénoufo présentent néanmoins des cas de spécialisation commerciale qui méritent attention. L'existence d'un marché d'esclaves en pays sénoufo interroge ainsi les catégories établies sur les pratiques économiques de ce groupe.

Blességué, village situé dans l'actuelle dans le département de Kouto (actuelle région de la Bagoué, nord de la Côte d'Ivoire), constitue un cas d'étude particulièrement révélateur. Ce village sénoufo a abrité un marché d'esclaves local dont l'existence et le fonctionnement posent plusieurs questions fondamentales : comment ce centre d'échange a-t-il émergé dans un contexte agricole ? Quels acteurs sociaux ont porté

cette spécialisation commerciale ? Selon quelles modalités ce marché local fonctionnait-il ?

L'analyse de ce cas permet d'interroger les représentations historiographiques sur les sociétés sénoufo et, plus largement, de comprendre les conditions d'émergence des marchés d'esclaves locaux en Afrique de l'Ouest. Elle contribue également aux débats sur l'articulation entre économie de prédation et structures sociales locales.

Cette recherche vise à analyser les conditions d'émergence et les modalités de fonctionnement du marché d'esclaves de Blességué, principalement aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Elle s'appuie principalement sur les traditions orales collectées auprès des populations de Blességué et des villages environnants. Ces sources orales, confrontées entre elles selon la méthode de critique interne développée par Jan Vansina (1985), constituent la base documentaire de cette recherche. L'utilisation privilégiée de l'oralité se justifie par le caractère local du marché étudié, largement ignoré par les sources écrites contemporaines, et par la richesse des traditions conservées par les communautés concernées.

Cette approche méthodologique s'inscrit dans la lignée des travaux de l'école africaine d'histoire orale qui a démontré la fiabilité des traditions orales pour l'étude des sociétés précoloniales, à condition d'appliquer une critique rigoureuse (Ki-Zerbo, 1980). Les témoignages recueillis ont fait l'objet d'une analyse comparative systématique permettant d'établir leur cohérence interne et de dégager les éléments factuels des interprétations.

La rareté des sources écrites contemporaines ne permet pas toujours de confirmer ou de préciser certains éléments fournis par la tradition orale. Par ailleurs, l'ancienneté des faits rapportés (XVIII^e-XIX^e siècles) impose une prudence méthodologique dans l'interprétation des témoignages. Cependant, la convergence des traditions recueillies et leur cohérence avec le contexte historique général de la région autorisent une reconstitution fiable des principales caractéristiques du marché de Blességué.

L'étude s'organise en deux parties complémentaires. La première analyse les conditions historiques et sociales qui ont présidé à l'émergence du marché d'esclaves de Blességué, en s'attachant particulièrement aux facteurs géographiques, politiques et économiques favorables. La seconde partie examine les modalités concrètes de fonctionnement de ce marché local, les acteurs impliqués et son insertion dans l'économie régionale. Cette démarche permet de saisir à la fois les logiques d'émergence et les pratiques effectives de ce centre d'échange spécialisé.

Cette approche micro-historique vise à éclairer, à partir d'un cas local précis, les mécanismes plus généraux qui régissent l'émergence et le fonctionnement des marchés d'esclaves dans l'Afrique de l'Ouest précoloniale.

I. La mise en place du marché d'esclaves de blességué

Pour la tradition de la Bagoué en général et celle de la ville de Blességué en particulier, la mise en place du marché d'esclaves est liée au nom de la ville et à l'activité guerrière des populations de la ville. Cette double dimension – toponymique et militaire – permet de comprendre comment un village agricole sénoufo a pu se transformer en lieu d'échange spécialisé dans le commerce des captifs.

1. Blességué : « le champ de l'esclave » ou « le champ d'esclaves » ?

Le nom Blességué que porte la ville est en rapport étroit avec l'esclavage. En effet, toutes les traditions font du nom de Blességué la déformation du mot sénoufo *Poulo-Ségué*. Cette unanimité sur l'origine sénoufo du toponyme contraste cependant avec la diversité des interprétations quant à sa signification exacte et, par conséquent, aux implications historiques qui en découlent.

Selon Kalilou Coulibaly, habitant de Bolona, un village voisin de Blességué : « Blésségué vient du mot sénoufo Poulo-ségui qui signifie le champ d'esclave, c'est-à-dire le lieu où l'esclave est produit, là où on va prendre l'esclave, donc le marché d'esclaves. Blességué était le

plus gros marché d'esclaves qu'il y a eu dans cette zone. C'est pourquoi, la ville était appelée *Plo-Ségui* qui a fini par devenir Blességué à cause de la prononciation » (Coulibaly K., 2021). Cette tradition est partagée par Djakaridja Diarrassouba qui affirme que : « Blességué est un ancien marché d'esclaves, c'est pourquoi les Sénoufo appelaient ce lieu *Plo-Ségui* que les agents de la colonisation ont écrit Blességué » (Diarrassouba D., 2021).

Ainsi, pour Kalilou Coulibaly et Djakaridja Diarrassouba, le nom Blességué a été donné à la ville parce qu'elle était un marché d'esclaves, le champ où l'on pouvait venir prendre les esclaves, donc un « champ d'esclaves », comme le champ de riz où on venait prendre le riz qui est appelé en sénoufo *Mani-Ségué* « champ de riz » (Diarrassouba T., 2021). En effet, le mot *Poulo-ségué* ou *Plo-ségué* est composé de deux mots : *Poulo* qui veut dire esclave et *Ségué* qui veut dire champ. Cette première tradition fait donc du mot *Poulo-Ségué* le « champ où l'on se procure les esclaves », c'est-à-dire un marché au sens commercial du terme.

Cependant, cette première tradition n'est pas partagée par tous les traditionnistes. Il existe une seconde tradition sur l'origine et la signification du nom Blességué ou *Poulo-Ségué*. Selon le patriarche Navigué Koné, patriarche du clan de la chefferie de Womon, village à sept kilomètres de Blességué : « Blességué vient du mot *Poulo-ségué* qui veut dire en sénoufo le champ de l'esclave. Le site actuel de Blességué était le champ d'un esclave des hommes de Blességué. Les populations avaient l'habitude d'appeler la zone *Poulo-ségué* "le champ de l'esclave" comme c'est là que l'esclave travaillait. Quand elles sont venues s'y installer, ce nom est resté, ce qui a fini par donner Blességué » (Koné N., 2023).

Pour le patriarche Fonon Soulymane Coulibaly, chef de village de Toungboli, l'un des premiers villages de la zone : « Blességué était le champ où les esclaves des populations de Kakorogo¹ travaillaient. C'est pourquoi il a été appelé *Poulo-ségué*, qui signifie le champ des esclaves en sénoufo » (Coulibaly F. S., 2022). Cette version diffère de celle de Kalilou Coulibaly, Toumoudé Diarrassouba, Djakaridja Diarrassouba, et de Navigué Koné, au niveau du nombre d'esclaves.

Lorsque Kalilou Coulibaly et les autres parlent d'un esclave, Fonon Soulymane Coulibaly parle de plusieurs esclaves. Cependant, les deux versions se rejoignent quand il s'agit de l'origine du nom de Blességué qui serait un champ et non un marché.

Ainsi, si cette deuxième tradition lie l'origine du nom de la ville à l'esclavage, pour elle, *Poulo-ségué* ne signifie pas le « champ d'esclaves » où on pouvait chercher des esclaves (c'est-à-dire un marché), mais le « champ de l'esclave » ou « champ des esclaves » au sens littéral d'un espace de travail ou de pâturage. C'est cette seconde tradition qui est partagée par les traditionalistes de Blességué. En effet, selon Zoda Koné, le chef de village de Blességué : « le nom Blességué vient du mot *Poulo-Ségué* qui veut dire le champ de l'esclave. Ici c'était le lieu où un esclave-berger venait paître les bœufs. Quand nos ancêtres sont venus occuper la zone, ils l'ont nommée *Poulo-Ségué* "le champ de l'esclave" » (Koné Z., 2023).

Yama Traoré, le patriarche du clan des propriétaires terriens et les premiers occupants de la ville, partage la version du chef de la ville Zoda Koné : « le site actuel de Blességué était le lieu où un des esclaves de nos ancêtres venait faire paître des bœufs. Nos ancêtres étaient prêts à s'installer de l'autre côté du fleuve, après avoir quitté la zone de Tengréla. C'est cet esclave qui a trouvé que le lieu serait très favorable pour l'habitation. C'est ainsi qu'il est allé dire à nos ancêtres qu'il y a un lieu où il va faire paître les bœufs qui est très propice pour en faire un village. Quand nos ancêtres sont venus voir et qu'ils ont vu que le site était très bon, ils l'ont fait appeler *Poulo-Ségué*, qui veut dire le champ de l'esclave » (Traoré, 2023).

La tradition des populations de la ville de Blességué s'accorde avec les traditions qui font de l'origine de la ville un champ. Mais pour elles, il ne s'agit pas d'un champ cultivé, mais d'un champ pour faire paître les bœufs. Cette différence révèle des pratiques économiques distinctes et suggère l'importance de l'élevage dans l'économie locale précoloniale.

L'identité attribuée à l'esclave fondateur mérite une attention particulière. Méhinfou Koné donne l'identité de l'esclave en affirmant que : « c'est Soudounon, un *Poulo* acheté qui suivait les bœufs qui est

venu montrer cette place à nos ancêtres pour qu'ils s'y installent. La tombe de cet esclave se trouve à l'ancienne place du marché, il fait l'objet de vénération aujourd'hui » (Koné M., 2023). Cette sacralisation posthume d'un esclave est remarquable dans le contexte social africain où les dépendants occupaient généralement une position subalterne même dans la mort.

2. L'activité guerrière et la mise en place du marché d'esclaves de Blességué

Après leur installation dans la zone, certains habitants de Blességué se sont adonnés aux activités guerrières productrices d'esclaves. Selon les différentes traditions, la ville de Blességué a connu deux grands guerriers : Wogbomin et Pilor. Le chef actuel de Blességué, Zoda Koné, affirme : « deux de nos ancêtres Wogbomin et Pilor étaient de grands guerriers qui faisaient la guerre pour avoir des esclaves afin de les vendre » (Koné Z., 2023).

Pour le patriarche Traoré Yama, cette spécialisation guerrière était exclusive : « Wogbomin et Pilor étaient des esclavagistes notoires. Ils n'avaient pas d'autres activités que la guerre pour se faire des esclaves destinés à la vente. Ils n'avaient pas de champs cultivables. Leur seul travail était la capture et la vente d'esclaves. C'est pourquoi malgré que leurs descendants soient les détenteurs de la chefferie de Blességué aujourd'hui, ils n'ont pas de terres agricoles » (Traoré, 2023). Cette spécialisation économique explique la division sociale contemporaine entre détenteurs du pouvoir politique (descendants des guerriers) et propriétaires fonciers (descendants des premiers occupants agriculteurs).

Ainsi, Wogbomin et Pilor étaient des guerriers-marchands d'esclaves. Ils faisaient des razzias dans les provinces voisines de Blességué pour avoir des esclaves qu'ils venaient vendre. La période précoloniale était marquée par les guerres entre les différents chefs de guerre, notamment en pays sénoufo où se trouve la ville de Blességué. Selon Delafosse, l'esclavage chez les Siéna² remonte aux razzias des chefs de provinces (Delafosse, 1908). L'une des raisons des razzias et autres

conflits armés était l'occupation territoriale, mais cela n'était pas le cas pour les deux guerriers de Blességué qui n'avaient qu'un seul objectif : se faire des captifs pour aller les vendre.

Bien qu'ils se trouvent en pays sénoufo et portent des noms sénoufo, Wogbomin et Pilor sont à l'origine des Gbandjé, un sous-groupe mandé. Leurs ancêtres, à leur arrivée à Blességué, étaient guerriers ainsi que des fabricants et marchands de nattes en tige de paille (Koné M., 2023). Ils se sont installés auprès des Sénoufo agriculteurs Traoré qui dirigeaient le village. En effet, les Gbandjé ne sont pas des agriculteurs ; ils sont plutôt tournés vers le tissage, le commerce et le *Donsoya*³ (Togola, 2023). Ils faisaient le commerce de leurs produits de tissage et de chasse. À travers le *Donsoya*, les Gbandjé sont d'excellents guerriers ; ils ont migré vers le pays sénoufo avec les guerriers Foula-fin⁴ (Ibid).

C'est cette activité de guerrier que Wogbomin et Pilor ont embrassée. Ils sont devenus à travers cette activité de redoutables esclavagistes craints dans la région (Traoré, 2023). Selon Méhinfou Koné : « lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose que l'esclave pouvait obtenir, ils prenaient leurs chevaux pour aller en capturer. Si quelqu'un avait besoin d'un esclave comme main-d'œuvre ou d'une femme esclave pour mariage, il suffisait que ce dernier informe Wogbomin et Pilor pour qu'il obtienne gain de cause » (Koné M., 2023).

Cette organisation révèle un système de commande qui dépassait la simple activité de razzia spontanée. Les guerriers-marchands répondaient à une demande spécifique, ce qui témoigne d'une certaine structuration du marché local des esclaves. L'activité guerrière et le commerce d'esclaves ont rendu la famille de Wogbomin et Pilor prospère. Ils détenaient le pouvoir économique et le pouvoir militaire. Le pouvoir politique finit par leur revenir également (Traoré, 2023).

II. Les caractéristiques du marché d'esclaves de blességué

Le marché d'esclaves de Blességué était un marché quotidien ravitaillé exclusivement par les Gbandjé Koné. Cette spécificité en

faisait un marché local distinct des grands centres commerciaux régionaux, tout en s'insérant dans les circuits caravaniers de l'époque.

1. Un marché quotidien qui se tenait dans la matinée et au coucher du soleil

Selon la tradition, le marché d'esclaves de Blességué était un marché quotidien (Koné M., 2023). Tous les jours, les acheteurs d'esclaves se rendaient à Blességué pour se procurer des esclaves. Pour Zoda Koné : « avant à Blességué, il n'y avait pas un seul jour de marché. Tous les jours de la semaine, les gens venaient à Blességué pour acheter des esclaves contre d'autres produits comme le sel, la noix de cola et les denrées alimentaires. C'est après l'arrivée des blancs qui ont mis fin à la vente des esclaves, que nos parents ont commencé à tenir le marché chaque lundi » (Koné Z., 2023).

Cette transformation diachronique du marché – de quotidien spécialisé à hebdomadaire généraliste – marque le passage de l'économie précoloniale à l'économie coloniale et témoigne de l'adaptation des structures commerciales locales aux nouvelles contraintes politiques et économiques.

Plusieurs raisons expliquent cette tenue quotidienne du marché d'esclaves de Blességué. D'abord, les Gbandjé Koné n'avaient d'autres activités que la chasse aux hommes et leur commercialisation. N'étant pas des agriculteurs et n'ayant pas de champs entretenus par une main-d'œuvre servile, pour vivre quotidiennement ils devaient chaque jour vendre des esclaves. Cette nécessité économique quotidienne contraste avec les cycles agricoles saisonniers qui rythmaient la vie des communautés sénoufo environnantes.

Ensuite, le marché de Blességué était une étape sur l'axe commercial entre Tengréla et Tombougou. Cet axe commercial était utilisé par les caravaniers qui voulaient rejoindre le Worodougou ou encore Kong (Koné N., 2023). Il reliait deux des grands marchés de la boucle du Niger du plus au nord comme Bamako et Tombouctou et les marchés du Worodougou et de Kong. René Caillié, lors de son voyage à Tombouctou et à Djenné à partir des côtes de Sierra Leone, a fait escale

à Tengréla. Caillié note qu'à Tengréla passent de nombreux marchands étrangers (Caillié, 1830, p. 87).

En effet, Binger, dans son ouvrage *Du Niger au golfe de Guinée*, fait une description des voies commerciales de Tengréla menant vers les marchés de la noix de cola du Worodougou et il note que : « en quittant les provinces de Tengréla, le premier centre que l'on rencontre est Katara. Ce village est un point de passage très fréquenté » (Binger, 1892, p. 139). Katara ou Kantara, situé près de Tombougou à moins de cinq kilomètres de Boundiali, était un point de passage qui reliait le pays sénoufo de la Bagoué et le Worodougou comme Binger le note si bien : « à un jour de marche au sud de Katara, près de Tombougou, le chemin de Sakhala traverse la Bagoué » (Binger, 1892, p. 140).

La ville de Sakhala faisait partie avec les villes de Touté et de Kani des marchés de la noix de cola du Worodougou. Le chemin qui passait par Kantara conduisait dans ces différents marchés. Donc de Tengréla en passant par Blességué, les marchands pouvaient gagner le Worodougou. Ibrahima Ouattara, dans sa thèse, note que cette voie caravanière Tengréla-Worodougou par Tombougou pouvait prendre deux directions : Séguéla-Kani-Morondo-Tombougou (Boundiali)-Kolia-Gbon-Kouto-Tengréla ou Mankono-Sakhala-Boundiali-Kolia-Tengréla (Ouattara, 2010, p. 341).

L'étude d'Amidou Touré dans le cadre de son Master en Histoire sur les Malinké de la ville de Boundiali montre plusieurs routes caravanières qui passaient par Boundiali qui n'était pas un grand marché mais un point de passage (Touré, 2018, p. 111). Ces routes caravanières reliaient les marchés de la boucle du Niger et les marchés du Worodougou et Kong par Tengréla. Blességué se trouve entre Tengréla et Tombougou. Il était donc un passage obligé pour les marchands qui passaient par la route de Tengréla et Tombougou soit pour Kong ou pour le Worodougou en bifurquant par Kantara.

Les caravaniers qui venaient avec du sel venant du Nord par Tengréla et ceux venant du Worodougou ou de Kong avec les noix de cola empruntaient régulièrement cette route. Certains faisaient escale à Blességué, ce qui attirait les populations des villages environnants qui ne bénéficiaient pas du passage caravanier. Cela était une opportunité

pour les affaires des guerriers-marchands de Blességué, et permettait l'animation quotidienne du marché.

Selon la tradition, le marché d'esclaves de Blességué se tenait chaque matin et dans l'après-midi, au coucher du soleil. Pour le patriarche Yama Traoré : « le marché de Blességué s'ouvrait tous les jours au lever du soleil ; quand le soleil arrivait au zénith, le marché s'arrêtait pour reprendre vers le coucher du soleil » (Traoré, 2023). Méhinfou Koné ne trouve qu'une seule raison à la tenue du marché le matin et le soir au coucher du soleil : « le marché se tenait dans un espace où il n'y avait pas assez d'arbres ; lorsque le soleil montait au zénith, les marchands étaient obligés d'arrêter le marché à cause du soleil » (Koné M., 2023).

Si le soleil ne permettait pas la tenue du marché à des moments donnés, cette raison n'était pas la seule. D'abord, tenir les marchés dans la matinée et la soirée permettait aux caravaniers qui arrivaient à Blességué dans l'après-midi de participer au marché du soir, y faire escale la nuit, et participer au marché du matin avant de continuer leur route (Koné Z., 2023). En effet, les caravaniers faisaient escale dans les villages qu'ils atteignaient en fin d'après-midi. Ils dormaient dans ces villages avant de reprendre la route le matin. Ils profitaient au coucher du soleil et durant la soirée pour vendre leurs produits. Les populations du village et des villages environnants qui avaient appris l'arrivée des marchands dans le village la nuit accouraient pour venir commercer au petit matin (Traoré, 2023).

Ensuite, la raison sécuritaire était l'une des raisons de la tenue du marché à partir du coucher du soleil. À Fourou, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Tengréla, où Binger s'était rendu afin de se rendre à Kong après son échec de passer par la ville de Tengréla, Binger a observé que la population aimait plus marchander au coucher du soleil. Voici ce qu'il note à ce propos : « Les habitants craignant de faire voir qu'ils possèdent et éviter de se voir piller par les sofas, viennent à la tombée de la nuit vers huit ou neuf heures me demander à acheter quelques coudées d'étoffe, un couteau ou un rasoir etc. ; sur le marché ; je ne vends que de menus objets. [...] Tout se fait ici en cachette » (Binger, 1892, p. 210).

Ici, Binger avance la raison sécuritaire pour justifier la tendance des populations à commercer après le coucher du soleil. En effet, cette partie de l'Afrique vivait dans l'insécurité faute d'États puissants capables d'assurer la sécurité. Cette situation va s'amplifier avec les guerres samoriennes. Pour ne pas attirer l'attention des brigands, il était plus judicieux d'acheter ou de vendre des marchandises la nuit.

2. Un marché local d'esclaves aux mains des Gbandjé Koné

L'un des traits distinctifs du marché d'esclaves de Blességué réside dans la prédominance absolue d'un seul groupe de pourvoyeurs : la famille des guerriers-marchands Koné. Les traditions orales recueillies s'accordent pour attribuer à cette lignée, dite des Gbandjé Koné, la quasi-exclusivité de la fourniture d'esclaves sur la place du marché. Selon les témoignages, ces Koné menaient des razzias et des raptés réguliers dans la région et au-delà, leur permettant d'approvisionner en continu le marché local en captifs (Traoré, 2023).

Comme l'affirme Zoda Koné :

« Ces ancêtres étaient les propriétaires du marché d'esclaves de Blességué. Ils venaient quotidiennement exposer leurs esclaves sur la place du marché. Aucun autre marchand ne venait vendre ses esclaves. Tous les marchands d'esclaves qui venaient sur le marché d'esclaves, c'était pour acheter ceux exposés par nos ancêtres. » (Koné Z., 2023).

Cette prééminence des Gbandjé Koné ne s'explique pas seulement par les capacités guerrières du groupe, mais aussi par le contrôle du territoire et d'un réseau de circulation stratégique : *« Ces ancêtres se rendaient dans des contrées lointaines pour faire leurs captifs sur une longue période. Un groupe restait au village pour la protection du village et la vente des esclaves que ceux qui sont allés pour les razzias expédiaient. »* (Koné M., 2023). Cette organisation, impliquant à la fois division des tâches et sécurisation du site, reflète la nécessité, dans un contexte d'insécurité chronique, d'assurer la continuité de l'activité marchande sans exposer le village à des représailles ou à des attaques extérieures.

Le modèle mis au jour à Blességué, avec la mainmise d'une seule famille sur la ressource servile, invite à interroger l'articulation locale entre prédation, monopole familial et institution marchande. Comme le notent certains travaux sur les marchés d'esclaves ouest-africains (Lovejoy, 1986 ; Klein, 1998), il n'est pas rare que l'activité de traite soit accaparée par des lignages de guerriers ou de notables, capables de faire respecter leur autorité sur un espace d'échanges. À Blességué, ce schéma semble poussé à l'extrême : les Gbandjé Koné paraissent avoir exclu toute concurrence locale, réservant à des acheteurs extérieurs (marchands en provenance d'autres villages ou d'autres groupes) le seul rôle d'acquéreurs.

Plusieurs raisons peuvent expliquer ce monopole. D'une part, il reflète le prestige militaire et l'ascendant politique des Koné au sein de la communauté sénoufo locale. D'autre part, leur capacité à organiser des expéditions lointaines, à entreposer des captifs, puis à négocier la vente en toute sécurité, fonde leur légitimité et leur pouvoir. Cette institutionnalisation d'un marché à visage quasi familial rappelle les cas documentés dans d'autres sociétés ouest-africaines, où des groupes spécialisés parfois désignés par des statuts ou des noms de clan, assuraient l'interface entre production de la violence (capture) et distribution commerciale (vente des captifs).

Enfin, la spécialisation des Koné interroge les rapports de pouvoir internes : leur monopole sur la traite locale suggère un contrôle étroit des circulations humaines et, probablement, une capacité à imposer leur redevance ou leur arbitrage sur d'autres formes d'échanges. En ce sens, le marché d'esclaves n'était pas un simple espace de transaction, mais aussi le siège d'une autorité, d'une régulation sociale et d'un pouvoir de redistribution interne autant d'aspects qui méritent d'être rapprochés des analyses récentes sur les marchés africains comme lieux de pouvoir autant que d'économie (Meillassoux, 1986 ; Hawthorne, 2003).

III. Discussion : portée du cas de Blességué et mise en perspective

Les éléments recueillis à Blességué permettent d'aller au-delà de la simple description d'un lieu de vente pour éclairer, à l'échelle locale, les mécanismes sociaux qui rendent possible la circulation des captifs. D'abord, le cas met en évidence que l'existence d'un marché d'esclaves n'implique pas nécessairement un « grand centre » commercial : un site de dimension villageoise peut jouer un rôle de redistribution dès lors qu'il réunit des conditions minimales—sécurité relative, autorité reconnue, accès à des itinéraires, et présence d'intermédiaires capables de garantir la transaction. Autrement dit, le marché apparaît moins comme une institution isolée que comme un dispositif social adossé à des rapports de pouvoir (protection, contrainte, arbitrage) et à une économie de circulation.

Bien que le marché de Blességué n'ait pas atteint l'ampleur des grands centres caravanier comme Kong ou Tengréla, son étude apporte un éclairage original sur les formes d'intégration locale des économies serviles en Afrique de l'Ouest. Comme l'a souligné Meillassoux (1986), l'esclavage ne se limitait pas aux grands circuits d'exportation ; il structura aussi des sociétés rurales autour de marchés de taille modeste, souvent contrôlés par des groupes spécialisés. Blességué en offre une illustration : le monopole exercé par le lignage des Gbandjé Koné sur les opérations de capture et de revente révèle l'existence de logiques d'organisation et de pouvoir héritées autant de systèmes de parenté que de la violence militaire. Cette spécialisation n'est pas isolée : plusieurs travaux ont montré que des familles ou groupes « guerriers-marchands » ont joué ce rôle ailleurs dans la sous-région (Klein, 1998 ; Person, 1968). La documentation orale montre ici, mieux que les sources écrites, comment ce type d'acteur local pouvait façonner durablement l'économie, la toponymie et la mémoire d'un terroir.

Par ailleurs, l'analyse du cas de Blességué invite à dépasser une lecture strictement dichotomique des économies rurales africaines (d'un côté les agriculteurs, de l'autre les commerçants ou les captifs). L'existence

d'un marché d'esclaves au cœur du pays sénoufo, réputé avant tout agricole, met en évidence le caractère composite et évolutif des identités et des pratiques économiques en situation précoloniale (Tamari, 1991). Enfin, la prégnance des raisons de sécurité, des contraintes routières ou des formes de sociabilité marchande, comme dans les horaires du marché ou la dissimulation des transactions, participe d'un tableau plus nuancé de l'économie servile régionale, loin d'un modèle unique. L'intérêt du cas local est d'accéder, grâce à la tradition orale, à ces détails concrets que la documentation européenne ignorait le plus souvent, et qui éclairent la diversité des pratiques et des trajectoires à l'échelle micro-régionale.

Conclusion

La ville de Blességué, de sa vraie appellation sénoufo *Poulo-ségué* qui signifie littéralement « champ de l'esclave », dont toutes les traditions s'accordent à faire de l'esclavage l'origine de la création, est devenue un marché d'esclaves en plein pays sénoufo avec l'arrivée des Gbandjé Koné. Ces derniers sont des guerriers-marchands qui n'avaient comme principale activité que le commerce des esclaves issus des razzias et raptés qu'ils menaient régulièrement.

Le marché qui se tenait tous les jours dans la matinée et l'après-midi attirait de nombreuses personnes à cause des caravaniers qui y faisaient escale, le temps de vendre quelques articles et continuer leur route vers Tombougou pour regagner les marchés du Worodougou ou celui de Kong. Les guerriers-marchands Gbandjé Koné fournissaient régulièrement le marché d'esclaves à travers les razzias et les raptés.

Le marché était un marché d'esclaves important sur le plan local ; cependant, il n'a pas pu être un marché régional comme Tengréla, Kong et Mininian. Cette limitation s'explique par plusieurs facteurs : le contrôle exclusif exercé par un seul lignage, la dépendance aux seules activités de razzia des Koné, et la position géographique qui en faisait plutôt une escale qu'un centre commercial majeur. Néanmoins, Blességué illustre parfaitement comment l'esclavage a pu structurer l'économie locale et les rapports de pouvoir dans les sociétés

précoloniales ouest-africaines, même dans des contextes où l'agriculture était l'activité économique dominante.

Bibliographie

BINGER Louis-Gustave, 1892, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Hachette, Paris

CAILLIÉ René, 1830, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale*, Imprimerie royale, Paris

CLARENCE-SMITH William Gervase, 2006, *Islam and the Abolition of Slavery*, Hurst, London,

COOPER Frederick, 1979, « The Problem of Slavery in African Studies », in *The Journal of African History*, 103–125

COULIBALY Fonon Soulymane, 2022, *Entretien*, Toungboli, Bagoué, Côte d'Ivoire

COULIBALY Kalilou, 2021, *Entretien*, Bolona, Bagoué, Côte d'Ivoire

DELAFOSSÉ Maurice, 1908, Rapport au sujet de l'esclavage domestique dans le cercle de Korhogo, ANCI, Abidjan

DIALLO C., 2021, *Entretien*, Yanfolila, Wassolon, Mali

DIARRASSOUBA Djakaridja, 2021, *Entretien*, Bolona, Bagoué, Côte d'Ivoire

HAWTHORNE Walter, 2003, *Planting Rice and Harvesting Slaves: Transformations Along the Guinea-Bissau Coast, 1400–1900*, Heinemann, Portsmouth

HOLAS Bohumil, 1957, « Contribution à l'étude des Sénoufo de Côte d'Ivoire », IFAN, Dakar

JOHNSON Marion, 1986. « The Slave Trade of Salaga », in Paul E. Lovejoy (ed.), *The Ideology of Slavery in Africa*, Sage, London

KI-ZERBO Joseph (dir.), 1980, *Histoire générale de l'Afrique*, Vol. I : Méthodologie et préhistoire africaine, UNESCO, Paris

KLEIN Martin A., 1998, *Slavery and Colonial Rule in French West Africa*, Cambridge University Press, Cambridge

KONÉ Méhinfou, 2023, *Entretien*, , Blességué, Bagoué, Côte d'Ivoire

KONÉ Zoda, 2023, *Entretien*, Blességué, Bagoué, Côte d'Ivoire

KONÉ Navigué, 2023, *Entretien*, Blességué, Bagoué, Côte d'Ivoire

- LOVEJOY Paul E., 2017, *Une histoire de l'esclavage en Afrique : Mutations et transformations (XIV^e-XX^e siècles)*, Kathala/CIRESC, Paris
- MEILLASSOUX Claude, 1986, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris
- OUATTARA Brahim, 2010, « Le commerce de la kola dans les territoires de l'A.O.F. : 1881-1960 », Thèse de doctorat, Université Cheikh Anta Diop, Dakar
- TOGOLA Bakaye., 2023. Entretien avec L. Koné, 8 octobre 2023, Tougboli, Bagoué, Côte d'Ivoire
- TOURÉ Amidou, 2018, « L'histoire des Malinké de Boundiali : des origines à 1830 », Mémoire de Master, Université Alassane Ouattara, Bouaké
- TRAORÉ Yama, 2023, Blességué, Bagoué, Côte d'Ivoire
- REID Richard J., 2011. *Warfare in African History*, Cambridge University Press, Cambridge
- TAMARI Tal, 1991, *Les castes de l'Afrique occidentale: artisans et musiciens endogames*, Société d'ethnologie, Nanterre
- VANSINA Jan, 1985. *Oral Tradition as History*, University of Wisconsin Press, Madison